

Je suis obligée de me plier à leur caractère, et de me prêter à toutes leurs fantaisies. J'étais née pour le bonheur du monde, et je suis devenue, grâce à ces dames, la risée des indifférents, et l'effroi des âmes sensibles. Les femmes repoussent mes bons conseils : elles agissent presque toutes contre leurs propres intérêts. Est-ce moi, par exemple, qui engage Cidalise à découvrir ses bras qui sont affreux, à tourner la tête comme une girouette, à parler continuellement sans avoir rien à dire ? Vous connaissez la jeune Hortense, ses cheveux sont d'un blond charmant. Je suis forcée de lui apporter une perruque noire qui la défigure. Céphise a les yeux superbes quand ils sont modestes et baissés : elle affecte des airs évaporés qui font rire à ses dépens.

Enfin, j'ai beau leur dire sans cesse : mes bonnes amies, cachez ce que vous voulez qu'on désire ; ne montrez votre beauté qu'avec réserve, que par échantillon ; on ne m'écoute seulement pas.

Voyez Julie, — Mme Récamier, — elle est sage autant que belle : une grâce imposante lui siedrait à merveille. Eh bien, elle prend une tournure de grisette, et des minauderies enfantines qui la déparent absolument. Araminte, — Mme de Staël, — au contraire, est laide, mais spirituelle : une grande simplicité conviendrait à sa raison, à sa figure. On pourrait peut-être alors oublier sa laideur. Point du tout, elle se couvre de parures exagérées qui attirent tous les yeux. On ne voit plus en elle que ses pompons qui éclairent sa difformité. Son esprit même en est éclipsé. Je ne suis pas plus heureuse avec les femmes en leur parlant raison sur les qualités de l'âme. Je leur dis souvent : Tâchez de paraître modestes et réservées, quand vous ne le seriez pas naturellement. On aime ces vertus-là ; c'est le vrai moyen de plaire. Ne soyez ni étourdies, ni impertinentes ; ayez le maintien naturel et gracieux : vous attirerez tout à vous. Mettez plus de soin à conserver vos amis et vos conquêtes, que vous n'en avez pris pour les acquérir. Songez qu'on vieillit bien moins quand on sait toujours être aimables et bonnes. Je parle en vain. Les femmes ont juré de prendre le contre-pied de ce que je leur enseigne. Tandis que si elles voulaient m'employer utilement, j'en ferais des âtres célestes.

— Que dites-vous ? s'écria l'Hymen avec surprise. Quoi ! vous croyez pouvoir rendre les femmes meilleures, vous qui troublez les ménages, qui ruinez tous les maris par les folles dépenses dans lesquelles vous entraînez leurs compagnes, vous enfin qui vous rendez coupable du déshonneur dont elles se couvrent, et du scandale qui s'en suit. Otez-vous de mes yeux, perfide, vous me faites horreur.

— Voilà un beau sermon, reprit la jolie Nymphe. C'est dommage qu'il tombe à faux. Apprenez que j'ai une sœur jumelle que l'on prend souvent pour moi, et qui fait toutes les sottises dont vous m'accusez. . . . C'est la Galanterie, je la livre à toute votre indignation. Elle fait ma honte et la vôtre. Son nom seul afflige la pudeur. Mais ne me confondez pas avec elle : notre conduite est bien différente. J'ai toujours le désir de plaire, mais je ne veux ni séduire, ni corrompre. Je souris également au vieillard, au sage, à l'homme abandonné de la fortune et des grâces. Ma sœur ne sait accueillir que la riche, la force ou la beauté. Je veux intéresser le cœur, elle cherche à parler aux sens. Je pare de fleurs l'austère vertu, elle la profane et la détruit. Je suis enjouée, mais avec décence ; elle est fille sans gaieté. Je sais prendre tous les tons, mais avec délicatesse ; elle n'en a qu'un, celui de la licence. Je suis fidèle, et dévouée à l'unique ami dont mon cœur a fait choix ; ma sœur, au contraire, allume chaque jour, de nouvelles flammes ; elle s'en fait un vil triomphe. Quand sera-t-elle chassée de la société ? Quand me rendra-t-on plus de justice ? Croyez, charmant Hymen, que si vous vouliez vous raccommo-der avec moi, vos autels deviendraient moins déserts. Vous périrez bientôt de langueur et d'ennui, si je ne me mêle de vos affaires. Chacun vous suit, et porte son hommage à l'autel de l'Amour. Ma sœur est là en embuscade ; les amants n'ont pas plutôt présenté quelques guirlandes à ce dieu, qu'elle les entraîne dans les sentiers qui conduisent au palais de la licence ; alors elle les précipite dans un gouffre dont on ne revient plus. L'aimable innocence, les douces émotions, les plaisirs de l'âme sont à jamais perdus pour ces êtres dégradés. Le regret amer, la vieillesse prématurée, l'abandon, le déshonneur, pèsent sur leur tête flétrie : leur existence est un supplice, et leur mort n'est point pleurée. Ici l'Hymen fit un geste d'approbation. La Nymphe continua : Voyez que de maux, et tout cela pour un malentendu ! Si vous ne vous étiez pas gendarmé contre moi, vous seriez plus puissant, et les hommes seraient plus heureux, je saurais respecter vos droits, mais vous les rendriez plus aimables. La Nymphe se tut, et regarda en dessous quel effet produisait son discours. Le dieu réfléchit, et lui dit d'un ton moitié fâché, moitié persuadé : Je crois que vous me trompez, et que je serai votre dupe. L'alliance que vous me proposez est dangereuse, contraire à mes principes. Mais n'importe, ma situation est si fâcheuse dans ce moment, que je sens qu'il me faut des moyens extraordinaires. Soyons amis, j'y consens : prêtez-moi vos grâces, et prenez de ma raison. Puissions-nous être longtemps en bonne intelligence ! mais surtout, ne courez plus après les papillons. C'est un jeu qui me déplaît souverainement. — Ah ! si vous êtes encore pédant, je ne puis rien en votre faveur, dit la Coquette. — Et vous, si vous êtes toujours légère, reprit l'Hymen, vous voyagerez seule.

Cette querelle fut peut-être encore devenue sérieuse, si le plus beau des papillons ne fut venu voltiger étourdiment autour de la jolie Nymphe. Elle regarda malignement son compagnon de voyage ; et lui voyant le regard inquiet et affligé, elle écarta le bel insecte avec une dignité gracieuse, le dieu d'Hymen sourit et la remercia. Ils se prirent par la main et disparurent.

Dame, chères lectrices, Mme Tallien, c'est le style et l'allé- gorie du temps, et vous comprenez que je n'y puis rien. On ne parlait pas autrement sous le Directoire, et Mme Tallien était bien de son temps, beaucoup trop même. Elle était l'ornement des salons de Barras, les soirs de grande réception. Or, Barras, vous le savez, n'a jamais joui d'une grande réputation de sainteté. Il fut l'un des plus ardents au plaisir à une époque où tout le monde se précipitait tête baissée dans les distractions les plus folles, pour oublier tout le sang, toutes les hontes et toutes les lâchetés de la Terreur. On vit ouvrir à Paris plus de dix-huit cents bals, dans les mois qui suivirent la chute de Robespierre. C'est l'époque où les muscadins foudroyaient les tricoteuses, dans les rues ; c'est l'époque des robes à fourreau et des chevelures à la victime. Les muscadins eux-mêmes portaient des "habits à la victime."

UN SOLITAIRE.

L'HÉROÏSME D'UN ZOUAVE PONTIFICAL.

Nos remerciements à M. G. Drolet pour l'envoi des lignes qui suivent :

" Les zouaves Pontificaux, organisés sous le nom de Volontaires de l'Ouest, prirent une part brillante à tous les combats qui eurent lieu aux environs d'Orléans, dans la campagne de 1870.

" Le premier bataillon de ces zouaves, faisait partie du 17^{ème} corps d'armée, commandé par le brave général de Sonis, de l'armée de la Loire. Le commandant de Montcuit, glorieux mutilé de Castelfidardo, commandait ce bataillon.

" M. de Montcuit, engagé volontaire dans l'armée pontificale en 1860, fut le premier clairon du régiment des zouaves.

" Au fort de la mêlée, à Castelfidardo, le jeune de Montcuit sonnait vigoureusement la charge à la division Pimodau, quand un boulet piémontais, lui enleva proprement le bras droit et le clairon qu'il tenait.

" Montcuit s'arrêta, fit trois pas en arrière, ramassa son bras et de sa main gauche, arrachant l'instrument que sa droite tenait encore de ses doigts crispés, il reprit sa place à la tête de la colonne, et continua à sonner la charge.

" Son capitaine était dans l'admiration de tant d'héroïsme, mais il lui fit cependant laisser les rangs et l'envoya à l'ambulance.

" Là, un chirurgien italien, régularisa son amputation sommaire, suivant les règles de l'art, en lui enlevant encore quelques centimètres de chair.

" M. de Montcuit eut une prompte convalescence et resta avec un moignon, long deux fois comme le doigt.

" Après dix années de bon service dans l'armée du St. Père, ce brave officier s'engagea à son retour de Rome, avec ses camarades, dans l'armée française, et perdit dans cette charge de Loigny, à jamais célèbre comme celle d'Inkerman et de Palestro, le reste de son bras droit.

" Le brave baron de Troussures, commandant en second les zouaves Pontificaux, sous le colonel de Charette, qui fut blessé sérieusement à cette affaire, venait d'embrasser, au milieu de la mitraille et de la fumée, le général de Sonis en lui disant : " Que vous êtes bon, mon général, de nous conduire à si belle fête," lorsqu'il tomba, frappé en pleine poitrine.

" Les zouaves avançaient toujours sans répondre, décimés par un feu meurtrier, pour reprendre Loigny, ce qui était à moitié gagner la bataille. Tout à coup, aux cris de Vive Pie XI ! Vive la France ! ils s'élançèrent dans le bois à la bayonnette.

" L'attaque fut irrésistible. Les Prussiens épouvantés se jetaient par terre, livrant leurs armes, d'autres se défendirent ; on se battit corps à corps, il y eut là un affreux carnage. Tout céda devant cette poignée de héros qui s'emparèrent des batteries ennemies.

" Il aurait fallu les soutenir, mais, maîtres de la position, ils se virent débordés de tous côtés par des masses de Prussiens. Ils en firent une boucherie épouvantable ; cependant le nombre toujours grossissant des réserves qui arrivaient aux ennemis, obligèrent les zouaves à se retirer, à la tombée de la nuit.

" Le peu qui en restait le fit en bon ordre, laissant partout des victimes de la précision de leur tir.

" Le brave commandant de Montcuit parti avec trois cents zouaves de son bataillon n'en ramena que quarante. Il avait perdu 260 hommes et onze officiers. Il est vrai que l'ennemi avait quatre à cinq mille hommes hors de combat.

" A son arrivée au bivouac, le commandant passa de refuge à l'ambulance, en maugréant contre la maladresse des chirurgiens italiens. Il avait reçu dans le cours de l'action, une balle dans le peu de bras qui lui restait. Sa blessure était horrible à voir.

" M. de Montcuit roula une cigarette, sur sa cuisse et dit en riant à l'ambulant, " Ah ça ! Docteur, faites-moi la faveur de me séparer entièrement de mon bras droit, qui, je le vois bien, est une source d'ennui pour moi. Si cet imbécile d'Italien m'avait amputé convenablement, une fois pour toutes, je ne vous retarderais pas aujourd'hui, messieurs, ajoutez-il en s'adressant à d'autres zouaves blessés, qui attendaient leur tour.

" M. de Montcuit grilla cinq à six cigarettes, pendant que le disciple d'Esculape lui désarticula le moignon de l'épaule, le plus délicatement possible. Ce brave officier ne fit pas entendre une seule plainte pendant tout le cours de cette douloureuse opération.

" Un mois après, cet officier, à peu près guéri, reprit le commandement des restes de son bataillon, et le conduisit encore à une hécatombe glorieuse, à la bataille du Mans."

LES CANADIENS DE L'OUEST.

PIERRE CHRYSOLOGUE PAMBRUN.

I

Pierre Chrysoligne Pambrun est né à L'Îlet, en bas de Québec, le 17 décembre 1792. Son père, André Dominique Pambrun, laissa quelque temps après cette localité pour aller s'établir à Vaudreuil, charmante paroisse située sur la rive nord de l'Outaouais dans le district de Montréal.

Le jeune Pambrun n'avait guère d'inclination pour l'étude et il préféra faire l'école buissonnière durant plusieurs années au lieu de profiter des avantages intellectuels, encore rares à cette époque, qu'on lui offrait. En revanche, il fut pris de bonne heure d'une véritable passion pour les armes qu'il ne tarda pas, du reste, à avoir l'occasion de satisfaire.

Car, la guerre de 1812 entre l'Angleterre et les Etats-Unis éclata alors que Pambrun était dans toute la fleur de la jeunesse. Un véritable enthousiasme militaire se manifesta en cette circonstance critique pour repousser les envahisseurs. A la ville comme à la campagne on endossait l'habit militaire avec la plus grande ardeur et l'on s'organisait activement dans le but de se mesurer avec l'ennemi.

En peu de temps, plusieurs corps étaient formés. La milice incorporée, les *Canadian Fencibles*, les *Voyageurs*, les *Chasseurs* et les *Voltigeurs Canadiens*. Mais, dit M. A. J. Boucher, c'était surtout ce dernier corps, celui des *Voltigeurs*, qui semblait avoir plus d'attrait pour les enfants du pays. Armé à la légère et destiné à un combat de tirailleurs, comme son nom l'indique, ce bataillon était tout-à-fait dans le goût d'un peuple vif, agile et alerte : qualités qu'il a reçues en héritage de ses ancêtres. . . .

C'était donc par goût et comme par instinct que nos Canadiens se portaient vers le régiment des *Voltigeurs*. Aussi fut-il le premier en état d'organisation complète et prêt, avant tous les autres, à entrer en campagne. On eût le bon esprit de ne pas affubler ce corps de l'uniforme de rigueur rouge et blanc, dont les couleurs brillantes exposent le soldat à être

aperçu de trop loin et à servir ainsi plus facilement de point de mire à l'ennemi ; mais on lui en donna un de couleur sombre, gris de fer foncé, avec parements noirs, costume beaucoup plus propre à le servir dans le genre de combat qui allait s'engager !" (1)

Les *Voltigeurs* furent mis sous le commandement du Colonel de Salaberry qui, déjà couvert de lauriers, allait s'immortaliser par sa fameuse victoire de Châteauguay, notre *Thermopyles* canadien.

Pambrun s'empressa de s'enrôler dans ce régiment et il forma partie de la compagnie commandée par le capitaine Jacques Viger, notre remarquable archéologue. Au mois d'octobre 1812, cette compagnie stationnait à St. Philippe et Pambrun reçut de son digne père la belle lettre suivante, où aux sentiments paternels s'allie le plus pur patriotisme, que M. Viger a cru devoir conserver :

" Vaudreuil, 28 octobre 1812.

" Monsieur,

" La vôtre de St. Philippe en date du 12 du courant m'est parvenue, il y a quelques jours. J'y réponds en qualité de père et d'ami sincère qui désire ardemment votre bonheur ; mais vous ne sauriez parvenir à ce bonheur, qu'en employant les secours de la divine Providence, et en ne vous éloignant jamais des principes d'un honnête homme.

" Je suis charmé que vous ayez pris le parti des armes pour servir votre roi, votre religion et votre patrie. C'est l'état le plus honorable dans lequel un jeune homme courageux et vertueux peut se distinguer et se faire un sort. Mais, monsieur, il faut bien du mérite pour parvenir dans le militaire.

" Une éducation libérale est nécessaire, et malheureusement, vous en êtes dépourvu par votre propre faute ; vous devez à présent en sentir les mauvaises conséquences. Dans les douze lignes qui composent le contenu de votre lettre, il n'y en a pas une seule où il n'y ait cinq ou six fautes d'orthographe ; c'est pourquoi je vous supplie de vous occuper souvent à lire de bons livres qui traitent de la guerre et des voyages.

" Il faut aussi un courage et une bravoure au-dessus du commun, pour faire son chemin dans la profession des armes. Vous êtes né sans fortune, c'est à vous à améliorer votre sort. Dans la guerre la fortune a un grand pouvoir, j'entends par fortune la divine Providence, qui dispose tout selon la nature des choses et de la justice. C'est Dieu qui donne le mouvement à tout ; s'attribuer le bon succès des événements, c'est une ignorance très criminelle.

" La valeur d'un vrai militaire n'est qu'un vif et noble sentiment par lequel il expose sa vie aux dangers les plus évidents, pour des choses justes et légitimes, dans l'espérance d'une vie plus heureuse, si l'ordre de la Providence veut qu'il succombe ; telle doit être celle d'un chrétien et par conséquent la vôtre.

" Si mes avis et conseils peuvent avoir quelques effets sur vous, pour votre propre félicité, je vous exhorte à être exact à tous vos devoirs ; d'obéir avec zèle à tous vos supérieurs ; de vous distinguer de tous vos camarades par une conduite sage et vertueuse. Cherchez à vous faire aimer de votre commandant en chef, qui est un militaire de mérite ; de votre capitaine ainsi que de tous les officiers de la compagnie ; et si jamais vous vous trouvez dans une action avec eux, ne les abandonnez pas d'un seul pas ; exposez même votre vie pour sauver la leur. Si par malheur votre chef, ou aucun de vos officiers est tué, ne quittez pas le champ de bataille sans avoir vengé leur mort. Suppliez à votre manque d'éducation par votre bravoure.

" Evitez les mauvaises compagnies et les lâches, dont le cœur corrompu soupire après la débauche : ils ne peuvent que vous jeter dans les précipices affreux où conduit le vice.

" Vous me demandez d'écrire en votre faveur au commandant, je ne le puis. C'est vous seul qui devez vous recommander par votre zèle et dévouement à notre roi.

" Votre commandant est un militaire respectable et d'un mérite distingué ; en conséquence il se fera un devoir de récompenser le mérite et de punir le vice. Il commettrait une injustice en vous préférant à ceux qui le méritent plus que vous. La gloire est chère à tout individu, de quelque rang qu'il soit. Je suis même surpris que l'on vous ait donné la place de caporal, dans le si peu de temps que vous avez le bonheur de servir Sa Majesté ; tâchez de vous maintenir dans cet emploi, c'est votre conduite future et principalement votre bravoure qui pourra mériter de demander la protection des hommes respectables pour votre avancement.

" Réfléchissez sur la conduite de votre commandant, qui n'est parvenu que par ses talents et son mérite. Trois de ses frères ont suivi la même carrière et sont morts glorieusement au service du roi et de leur patrie. Dites à votre commandant que je le prie bien d'agréer mes sincères respects et que je lui souhaite, de tout mon cœur toutes sortes de prospérité à la tête de ses *Voltigeurs*.

" Votre pauvre infortunée mère ne va pas mieux. Vos sœurs et toute la famille vous souhaitent une parfaite santé et bien du succès.

" Je suis sincèrement, monsieur,

" Votre affectionné père.

A. D. PAMBRUN."

" M. P. C. Pambrun, caporal dans le corps des *Voltigeurs* à St. Philippe.

Pambrun sut mettre à effet les nobles paroles contenues dans cette lettre virile. Dans les nombreuses rencontres des *Voltigeurs* avec l'ennemi, il se tint toujours au premier rang, combattant avec une ardeur et un courage qui faisaient l'admiration de ses compagnons d'armes. Il reçut dans l'un de ces périlleux combats, où l'on avait toujours à vaincre un ennemi supérieur en nombre, une grave blessure au genou dont il se ressentit durant bien des années.

Il appartenait d'ailleurs à un régiment qui, comme dit M. A. J. Boucher, s'est toujours distingué depuis entre les autres, dans divers engagements où il s'est trouvé, notamment au village de Lacolle et à Chryslers Farm. C'étaient nos zouaves canadiens, et ils méritaient ce nom, autant par leur hardiesse et leur bravoure, que par leur agilité. On les vit, plusieurs fois dans la journée de Châteauguay, courir à l'ennemi, et après une première décharge, disparaître comme par enchantement. " Eclipse de ces Messieurs," comme disent les zouaves français. Qu'étaient-ils devenus ? vous en eussiez trouvés un nombre couchés dans les fossés qu'ils avaient rencontrés sous leurs pas, chargeant et déchargeant leurs armes dans cette position, d'autres se glissant le long des clôtures, ou abrités par des troncs d'arbres, avec lesquels la couleur de l'habillement les identifiait presque, le reste enfin, escaladant avec l'agilité de l'écurieil, les haies et les maisons, et chacun faisant un feu meurtrier sur leurs ennemis restés à découvert. On ne saurait croire combien

1. Une page de notre histoire.